

DEUX "HIVERNEMENTS" DANS LES BOIS DU LAC TÉMISCOUATA AU XVII^e SIÈCLE

I

Le célèbre père Le Jeune, jésuite, était au Canada depuis un an seulement, lorsqu'il résolut de suivre un parti de Montagnais qui allaient passer l'hiver à chasser dans les bois du grand lac Témiscouata ; il voulait commencer à apprendre leur langue. Un sauvage du groupe savait le français, mais c'était un renégat qui avait passé quelque temps en France, où il avait été bien instruit et s'était ensuite laissé pervertir par les Anglais. Il avait néanmoins promis au Père de l'aider, ce qu'il ne fit pas. Tous les autres étaient païens. La décision du Père équivalait donc à une privation de messe et de communion pendant cinq mois, avec bien d'autres misères, auxquelles il était loin de s'attendre, mais qu'il endura avec une constance de saint, pour le salut de cette nation ¹.

Il partit de Québec le 18 octobre 1633 avec 20 sauvages (*Rel.* de 1634, p. 58). A cause du mauvais temps, ils n'arrivèrent que le 30 à une petite île que le savant F. Marie-Victorin juge avec d'excellentes raisons être la petite île de Cacoua (voir *Mémoires de la Société royale*, 1918, p. 61). Ils la quittèrent le 12 novembre, y laissant leur chaloupe et quelques canots, pour s'enfoncer dans les bois du côté du sud. Ils n'y retournèrent que le 2 avril, après avoir fait, dit le

1. Ce Père était le même qui, en passant à Gaspé, y avait célébré la messe le 6 juin 1632, jour de la sainte Trinité, sous une cabane de pêcheurs de Honfleur. Il leur disait ensuite avec amabilité qu'en construisant leur cabane, ils n'avaient pas pensé à bâtir une chapelle (voir *Relations des Jésuites* de 1632, édition de Québec, 1858, p. 3). C'est la première messe dont nous ayons connaissance à Gaspé ; car il n'est fait aucune mention de messe célébrée lors du voyage de Jacques Cartier en 1534, ni de celui du P. Viel en 1623. Un autre détail du voyage du P. Le Jeune m'intéresse personnellement. En passant au Havre, il reçut les lettres de Richelieu confiant aux Jésuites la mission du Canada. C'est le neveu de Richelieu, M. du Pont, alors gouverneur de cette ville qui lui remit ces lettres (*ibid.*, p. 1). Or ce M. du Pont et sa sœur, la duchesse d'Aiguillon, naquirent tous les deux et furent baptisés dans ma propre paroisse de Glénay, en Poitou.

P. Le Jeune, 23 stations, c'est-à-dire 23 campements. On peut bien penser que ce furent pour lui surtout des stations de chemin de croix. Mais pour les sauvages aussi ce fut un hiver exceptionnellement malheureux. La chasse était mauvaise ; c'est pourquoi ils changèrent si souvent de place.

1. Ils firent leur première station auprès d'un torrent (*Rel.* de 1624, p. 68), qui ne peut être que la rivière Verte (F. Marie-Victorin, l. c.). C'était à peu près entre Saint-Arsène et Saint-Épiphane. Arrivés là, les femmes s'en allèrent selon la coutume, avec des haches, couper du bois pour la charpente de la cabane, pendant que les hommes écartaient la neige avec leurs raquettes ou avec des pelles de bois. On plantait vingt ou trente perches, selon la grandeur de l'« hôtellerie ». On les réunissait par le haut, laissant un passage pour la fumée. Une peau attachée à deux perches servait de porte. On couvrait le tout d'écorces de bouleau cousues ensemble. On mettait des branches tout autour, ainsi que sur le sol à l'intérieur. Quand on décampa, on roulait les écorces qu'on emportait, et on laissait le reste. Le travail recommençait à chaque campement. Il fallait passer dans ces cabanes des jours et des semaines. Le P. Le Jeune appelle ce gîte un cachot, qui n'a ni clef ni serrure ; on pourrait ajouter : ni géolier, à part le froid du dehors, qui suffit à tout. Ce cachot, outre la posture fâcheuse qu'il fallait y prendre, offrait quatre autres grandes incommodités que le Père décrit longuement : le froid, qui avait la liberté de pénétrer par cent endroits avec le vent ; le feu, qui grillait le côté que le froid ne gelait pas, dans une cabane trop remplie pour permettre aux gens de s'écarter d'aucune manière ; la fumée, qui étouffait et faisait pleurer, sans autre tristesse du cœur ; enfin les chiens, et ils étaient nombreux, qui se blottissaient aussi où ils pouvaient, sur les pieds ou les épaules, passant sur la poitrine ou la figure, mettant souvent le nez dans les plats avant que les personnes pussent y mettre la main.

2. Ils eurent beaucoup de misère à se procurer de quoi manger. Car la neige n'était pas assez épaisse pour favoriser la chasse à l'original. Ils durent se contenter de quelques castors et de petits porcs-épics. N'en trouvant plus, le 20 novembre, ils délogèrent pour se rendre un peu plus haut, vers la rivière Plainasse. Chacun portait ses paquets. Mais on devait aussi porter sur un brancard une pauvre fem-

me malade, que le Père s'efforça en vain de préparer à la mort, et qui mourut, en effet, après le troisième départ (*Rel.* p. 69). En arrivant au campement, on la couchait sur la neige en attendant que la cabane fût prête; elle restait là plus de trois heures sans feu mais aussi sans plainte et sans aucun signe d'impatience ; le Père s'inquiétait d'elle plus qu'elle-même ; les sauvages lui disaient quand la cabane serait terminée. Ils sont faits à ces souffrances, et s'attendent bien que s'ils tombent malades ils seront traités de la même manière.

3. Le 28, ils se rendirent à un autre poste, vers la rivière Mariadèche. Il neigeait fort, ce qui ordinairement retient les sauvages dans leurs cabanes; mais cette fois la nécessité les pressait d'avancer. Ce sont les détails du campement suivant qui permettent de fixer à peu près exactement la direction que prit leur caravane depuis l'île de Cacouna.

4. En effet, le 3 décembre, jour de la Saint-François-Xavier, ils délogèrent de nouveau, « sans trompette, dit le P. Le Jeune, mais pas sans tambour » ; car il y avait avec eux un sorcier qui en avait un et en usait sans mesure (au propre et au figuré), et qui de plus causait beaucoup d'autres misères au pauvre Père, en empêchant les sauvages de l'écouter ; c'était surtout lui qui avait mis des obstacles à la conversion de la défunte, laquelle justement était sa femme ; enfin il avait empêché ceux qui prévoyaient la disette de faire des provisions, et quand on fut secouru, il poussa un blasphème. Ils allèrent camper près d'un fleuve large et rapide, le seul dont les sauvages donnèrent le nom au P. Le Jeune, la « Capititchouet », qui se déverse dans le Saint-Laurent presque vis-à-vis de Tadoussac (*Rel.* p. 72); détail précieux qui désigne à peu près sûrement la rivière Trois-Pistoles (voir F. Marie-Victorin, 1. c.). Le campement dut se faire dans les environs de Saint-Cyprien, mais les sauvages, n'ayant pas de quoi festoyer, firent des banquets de fumée, s'invitant les uns les autres à danser autour d'un plat rempli de tabac (*Rel.* 72), qu'ils appellent pétun. La passion qu'ils ont pour cette plante n'est pas croyable. Le sauvage renégat, sur qui le P. Le Jeune comptait pour apprendre un peu leur langue, lui refusait obstinément ce service, excepté quand le Père avait un peu de tabac pour payer la leçon.

5. Le 6 décembre, ils délogèrent pour la cinquième fois. Au départ, le Père eut la malchance de s'égarer en suivant seul des traces de chasseurs, qui le menèrent dans une direction

différente. Après bien des détours infructueux, il s'arrêta pour prier :

Il me vint une pensée, dit-il, que je n'étais pas perdu, puisque Dieu, dont la présence remplit les grands bois comme le reste du monde, savait bien où j'étais.

Plein de cette pensée, il reprit, sans s'en douter, la direction du dernier campement, sur la Capititetchouet, et bientôt il découvrit des traces d'hommes, de femme et d'enfants ; il pensa au prophète Daniel : *Video vestigia virorum et mulierum et infantium* (14, 19). C'étaient celles de sa troupe. Il arriva au nouveau campement, vers le haut de la rivière Petit-Saint-Jean ou de la Sauvagesse, tout brisé et moulu ; il n'y trouva pour souper qu'un peu d'eau glacée, qu'il fit chauffer dans une chaudière fort sale, les chasseurs n'ayant rien trouvé ce jour-là. Cette disette dura longtemps.

6. Le 20 décembre, il fallut décamper de nouveau et sans déjeuner et sous la pluie pour se rendre vers la rivière des Aigles. Là, une sorte de découragement s'empara de ces malheureux. On demanda au Père s'il ne trouverait pas quelque remède. Il voulut leur dire que le vrai Dieu que nous adorons est très bon et très puissant et qu'il fallait avoir recours à sa miséricorde, mais le renégat, qui seul savait le français, ne voulut pas traduire ses paroles. « Le misérable, dit-il, est possédé d'un diable muet ; il ne veut pas parler (p. 74). » Il obtint cependant quelque chose de la bonté divine au campement suivant.

7. En effet, le 24 décembre, veille de Noël, ils arrivèrent le soir à une nouvelle station, qui devait être à l'embouchure de la rivière des Aigles.

Notre-Seigneur, dit le père Le Jeune, leur fournit un petit porc-épic et un lièvre ; c'était peu pour 18 ou 20 personnes, mais la sainte Vierge et son glorieux époux saint Joseph ne furent pas si bien traités ce même jour à Bethléem. Le lendemain, jour de réjouissance pour les chrétiens, fut pour nous un jour de jeûne ; je n'eus rien à manger. La faim, qui fait sortir les loups des bois, m'y fit rentrer plus avant pour chercher les petits bouts de branches ou d'écorce, que je mangeais avec délices. Les femmes ayant, par mégarde ou autrement, jeté aux chiens des rognures de peaux dont on fait les cordes des raquettes, je les ramassai et en fis un bon dîner (ibid.).

Ce fut son dîner de Noël. Toutefois le saint Enfant lui préparait un meilleur souper spirituel et même corporel. Le renégat lui demanda quel jour il était ; il lui répondit que c'était la fête de Noël, jour où naquit le Fils de Dieu. Il parut un peu touché. Le Père en profita pour lui dire ainsi qu'au sorcier, qui était toujours avec lui, que Dieu usait ordinairement de largesse en ces beaux jours, et qu'il les assisterait infailliblement, s'ils avaient recours à lui. A cela il ne répondit rien, ce qui permit au Père de lui proposer de tourner en sa langue deux courtes prières qu'il récita avec eux ; tous étaient à genoux devant un petit crucifix, une relique et quelques images, qu'il avait exposés dans cet oratoire improvisé (voir le texte français et montagnais dans les *Rel.*, pp. 75-76). Ce fut certainement le premier acte public de dévotion accompli dans ces régions soumises à satan, et le seul que put faire le P. Le Jeune durant ce triste hiver. D'après les détails qui suivent, cette Noël de 1633 fut célébrée juste à l'endroit où se trouve aujourd'hui l'église Saint-Michel.

Dieu fut touché et on fit une chasse abondante. Mais quand le Père essaya d'exciter la reconnaissance des sauvages envers la bonté divine, le démon par ses suppôts s'y opposa victorieusement, et fit même ajouter à l'ingratitude l'insulte et le blasphème, ce qui brisa le cœur du pauvre missionnaire. Cette épreuve surpassa toutes ses autres misères. De plus les sauvages firent bombance sans retenue et sans prévoyance.

8-11. Le 30 décembre, ils délogèrent de nouveau ; ils passèrent sur deux beaux lacs tout glacés, et firent une courte halte à l'extrémité du second. Le F. Marie-Victorin pense que c'étaient les deux premiers de la chaîne des Squattecks (p. 64). Ils se déplacèrent de nouveau le 4 janvier 1634. Le 16, ils battirent la campagne et campèrent non loin d'une haute montagne sur laquelle ils montèrent le lendemain, pour n'en redescendre que le 29.

Cette montagne était si haute, que, sans arriver jusqu'au sommet, qui paraissait armé d'énormes rochers, on aurait pu voir, disaient les sauvages, en même temps Tadoussac et Québec, si le ciel avait été serein. On apercevait au-dessous des précipices qui faisaient trembler. Les autres montagnes qu'on voyait dans la plaine au loin ressemblaient à des tours ou plutôt à de petits châteaux, quoiqu'elles fussent en réalité fort grandes et fort hautes (*Relation*, p. 81).

Voici l'interprétation de ce passage des *Relations* que donne le F. Marie-Victorin :

Il n'y a pas de très hautes montagnes dans la partie de la chaîne apalachienne qui traverse le Témiscouata. S'agit-il de la montagne Wissick, appelée encore Lennox ou Grosse-Montagne, bourrelet calcaire, qui s'élève au coude du lac Témiscouata ? Mais outre que cette colline, malgré son nom, n'a guère qu'une altitude de 500 pieds, comment admettre que le P. Le Jeune, si méticuleux d'habitude, n'ait pas mentionné sa situation sur la rive du lac ? Nos recherches personnelles nous portent plutôt à croire qu'il s'agit d'une colline, située quelque part aux environs du curieux carrefour d'eaux courantes, que l'on observe dans le canton Robitaille. Pour préciser, il est fort probable que la montagne en question est le « Pain de Sucre » situé sur la gauche du lac de ce nom, qui est lui-même l'un des lacs de la chaîne des Squattecks, dont les eaux viennent du sud et se déchargent par la Touladi dans le lac Témiscouata. Le « Pain de Sucre », qui n'est pas autrement baptisé, peut avoir environ 1.000 pieds d'altitude, mais en raison de sa situation isolée et de ses flancs abrupts, il paraît beaucoup plus élevé. Quant à la prétention d'apercevoir de là et simultanément Québec et Tadoussac, il faut y voir simplement un de ces mensonges énormes dont les sauvages étaient coutumiers (p. 64).

12. En descendant du « Pain de Sucre » ils transportèrent leur habitation sur le flanc d'une autre montagne. Et cette douzième station fut, dit le P. Le Jeune, le terme de leur pèlerinage. Il faut entendre qu'ils ne dépassèrent pas cette montagne du côté du sud ; mais ils restèrent encore deux mois dans la région des Squattecks, où ils firent sept autres stations avant de reprendre le chemin du site où ils avaient laissé leur chaloupe. Ils remarquèrent « les sources de deux petits fleuves qui se jettent dans un autre, aussi grand, au dire des sauvages, que le Saint-Laurent. Ils l'appellent Oueraeusticou (p. 81) », en langue malécite, Oualoustouk, le fleuve Saint-Jean. Ces deux fleuves, dit le F. Marie-Victorin, ne peuvent être que les rivières Touladi et des Squattecks, qui se réunissent dans le canton Robitaille. Durant la saison d'hiver, le P. Le Jeune ne pouvait se rendre compte du sens du courant. Le régime hydrographique de cette partie du comté de Témiscouata est d'ailleurs compliqué et anormal. La chaîne des lacs Squattecks se décharge vers le nord tandis que le lac Témiscouata, qui lui est exactement parallèle se décharge vers le sud. Comme il n'apercevait pas le confluent, le missionnaire pouvait croire à deux rivières

distinctes, coulant dans le même sens et se rendant au fleuve Saint-Jean (p. 64).

Cette douzième station, continue le Père Le Jeune, nous a délivrés de la famine ; car les neiges devinrent assez hautes pour favoriser la chasse à l'original. Ce furent alors de continus festins et danses. Mais cela ne dura pas, car on songea à faire « seicherie » pour les provisions à emporter. Et le Père, après s'être rétabli par la bonne nourriture, retomba malade quand il fallut avoir recours à cette viande boucanée, à laquelle son estomac n'était pas fait. Il ne se remit complètement qu'après son retour à Québec.

13-19. Le 5 février, ils firent leur treizième station et ensuite plusieurs autres sans s'éloigner beaucoup de cette région fortunée, avant le 23 mars.

Ce jour-là, ils retraversèrent la rivière Captitetchouet, qu'ils avaient passée le trois décembre, et le 30 ils campèrent près d'un fort beau lac, après en avoir traversé un autre plus petit. Ces lacs étaient glacés, comme au milieu de l'hiver (p. 83).

Ce second passage de la rivière des Trois-Pistoles offre une difficulté. Peut-être les sauvages désignaient-ils par le même nom cette rivière et l'Achébérache, qui se dirigent vers des bassins différents mais sont pratiquement le prolongement l'une de l'autre et ont une source commune (F. Marie-Victorin, p. 64).

Ils pouvaient aussi bien, dans leurs divers changements, être descendus assez bas pour avoir à retraverser la première, et c'est dans cette région qu'ils firent leur 19e station.

20. Quant au « fort beau lac atteint le 30 mars, après en avoir passé un autre plus petit, ce serait le lac Témiscouata atteint par le lac Touladi. Pour aller, en effet, du « Pain de Sucre » au lac Témiscouata, le plus court chemin passe par le lac Touladi (p. 65) ». Ce n'était pourtant pas le plus court chemin qu'ils cherchaient alors ; la *Relation* indique, d'autre part, que leur voyage se faisait en zigzag, ce qui achève de trancher la difficulté. Ce fut leur 20e station.

Le sauvage renégat, voyant le P. Le Jeune très faible et un peu abattu, entreprit de le consoler et de l'encourager :

Ne t'attriste point, dit-il ; si tu t'attristes, tu seras encore plus malade ; si ta maladie augmente, tu mourras ; considère combien ce pays est beau ; aime-le ; si tu l'aimes, tu t'y plairas ; si tu t'y plais, tu te réjouiras ; si tu te réjouis, tu guériras.

Le Père écoutait avec plaisir ce discours du sage thérapeute. Mais il avait un tout autre motif de prendre patience et même de se réjouir. Il s'était trouvé plusieurs jours en vrai danger de mourir de faim ; il se dit que le bon Dieu l'avait condamné à cette mort si pénible à cause de ses péchés ; il baisa la main qui avait écrit cette sentence et attendit la fin avec une paix et une joie qu'on peut bien sentir mais qu'on ne peut pas décrire. Dieu se fait gloire d'aider une âme, quand elle n'a plus de ressources du côté des créatures (*Rel.* p. 55). Il laissa la vie au Père Le Jeune, mais le brave religieux dut endurer la maladie ou le malaise avec les fatigues d'un dernier et dur voyage.

21-22. En effet, le 1er avril, ils quittèrent le beau lac Témiscouata et prirent le chemin du retour à marches forcées. Ils passèrent la première nuit dans un méchant trou et reprirent leur route dès le matin, faisant plus en ces deux journées qu'ils n'avaient fait en cinq (*Rel.* p. 84). Le Père paraît ici sous-entendre « journées » ; mais on pourrait aussi bien dire : cinq mois. Il est vrai que Dieu les favorisa d'un beau temps, car il gela fort et l'air fut serein (p. 84). Le lac est à environ trente milles de la côte ; avec des traînes glissant sur les rivières glacées, on fait beaucoup de chemin en un jour. Mais le Père était toujours souffrant et avançait plus lentement que ses compagnons. Il était obligé de s'arrêter de temps en temps et de s'asseoir sur la neige pour se reposer. Tous les membres lui tremblaient moins par le froid que par suite de sa débilité qui lui causait une sueur au front (*Rel.* p. 84). Néanmoins, à part son courage, il eut une curieuse occasion de constater qu'au besoin, la nature retrouve des forces insoupçonnées. Sentant une grande soif, il descendit dans un torrent pour se désaltérer ; mais la glace qu'il cassa avec son bâton s'enfonça sous ses pieds, et il se fit une grande échancre.

Quand je me vis, dit-il, avec mes raquettes aux pieds sur cette glace flottante et sur un courant fort rapide, je sautai sur le bord du torrent dans moins de temps qu'il ne m'en eût fallu pour réfléchir si je devais le faire ; ainsi la nature, qui suait de faiblesse, trouva assez de force pour sortir de cette grande eau, n'en voulant pas tant boire à la fois. J'en fus donc quitte pour la peur d'un danger qui fut plus vite conjuré que reconnu (84).

23. Le danger passé, je poursuivis mon chemin, assez lentement ; je ne pouvais être bien fort ; outre la maladie qui ne m'avait point quitté parfaitement depuis le dernier jour de janvier, je ne mangeais

ces derniers jours que trois bouchées de viande boucanée le matin et cheminais quasi tout le reste du jour, sans autre rafraîchissement qu'un peu d'eau, quand j'en pouvais rencontrer. Enfin j'arrivai après les autres sur les rives du grand fleuve, et trois jours après notre arrivée, à savoir le quatre du même mois d'avril, nous fîmes notre 23^e station, allant planter notre cabane dans l'île où nous avions laissé notre chaloupe (p. 84).

Du lac Témiscouata à Cacouna, ils prirent donc le chemin le plus direct ; ils suivirent probablement les rivières Achébérache et Trois-Pistoles, c'est-à-dire à peu près le chemin qu'ils avaient suivi en montant, mais sans s'arrêter. Le Père avait écrit à la page 66 qu'ils étaient entrés dans les bois le 12 novembre et étaient revenus aux rives du grand fleuve St-Laurent le 22 avril ; mais c'est sûrement le 2 qu'il faut lire, puisque deux jours après, le 4, ils traversèrent sur l'île, et le 5 ils se mirent en route pour Québec, sur un petit canot, le Père et quelques compagnons, « après avoir pris congé de tous les autres sauvages » (p. 84). L'héroïque missionnaire arriva le 9 avril, jour des Rameaux, à temps pour célébrer la fête de Pâques. Cette fête fut bien pour lui, comme pour son Maître, une résurrection, après ses 23 stations d'un rude chemin de croix, dont le résultat immédiat était sans consolation apparente ; il n'avait fait aucune conversion, il ne connaissait pas plus la langue montagnaise qu'avant son départ. Et pourtant nous allons constater que trente ans après, un progrès sensible s'était produit. Aujourd'hui, il ne reste plus chez les Montagnais un seul païen, et il n'y a presque pas de protestants. Quand les missionnaires se sacrifient, Dieu féconde leurs sueurs comme leur sang. Le P. Le Jeune le savait bien, et il était heureux d'avoir accompli son devoir. D'ailleurs, les félicitations ne lui manquèrent pas, de la part non seulement de ses frères, mais encore de plusieurs amis et surtout du noble gouverneur Champlain (p. 87).

II

Exactement 30 ans plus tard, un autre missionnaire jésuite, le père Henri Nouvel, entreprit lui aussi, juste un an après son arrivée au pays, un autre pèlerinage à peu près dans la même région. Mais il fut autrement consolant. La plupart de ses compagnons, sinon tous, étaient baptisés. Ils appartenaient à la même tribu des Montagnais, qui déci-

dément connaissaient bien et aimaient ce pays du sud, où ils allaient chasser comme chez eux. Deux Français faisaient partie de la caravane.

Ils partirent de Québec le 19 novembre 1663 et arrivèrent le 24 à l'Isle-Verte, où le mauvais temps les obligea à passer dix jours. Ils y dressèrent une petite chapelle, où le Père baptisa six enfants de différents âges, ainsi que le chef des Papinachois, qu'il nomma François-Xavier. C'était peut-être le jour même de la fête de ce grand saint, devenu plus tard le second Patron du Canada. Ce bon néophyte lui a raconté qu'étant gravement malade, dans les bois, Dieu lui avait fait voir d'une façon si sensible le feu de l'enfer, où brûleront éternellement ceux qui ne sont pas chrétiens, et qu'ensuite il lui avait montré si clairement le chemin du paradis, qu'il trouverait parmi les chrétiens, que depuis lors il n'avait pas cessé de prier comme eux, qu'il avait en horreur les invocations du démon que ses compatriotes faisaient dans son pays ; c'est pourquoi il voulait être baptisé sans retard, comme sa femme l'était déjà depuis longtemps, ainsi que leurs sept garçons. Quoique le Père ne le mentionne pas expressément, il est indubitable qu'il a célébré la sainte messe dans le premier poste, comme dans les suivants. Il ajoute plus loin (p. 9) que, pendant ce long et pénible voyage, la Providence ne voulut jamais les priver de la consolation de dire et d'entendre la sainte messe.

Avant de quitter ce premier poste, Dieu voulut avoir les prémices du troupeau qu'il me donnait en garde, ayant appelé au ciel une petite fille, que le P. Gabriel avait baptisée. Cette mort affligea beaucoup son père et sa mère et toute la parenté. Mais Dieu les consola dans leur perte par la ferme croyance qu'ils ont qu'elle est au ciel ; ils l'invoquent tous les jours afin qu'elle les aide auprès de Dieu (l. c., p. 5).

Les sauvages de cet endroit, ayant appris que les Iroquois avaient campé non loin de là, partirent tous avec le Père pour se retirer dans les bois ; ils étaient, avec ceux de Québec, au nombre de 68. Le 7 décembre, ils arrivèrent heureusement du côté du sud vis-à-vis de l'Isle Saint-Barnabé. Ils y célébrèrent la fête de l'Immaculée-Conception et s'y arrêtèrent quelques jours, en attendant un temps favorable pour entrer dans les bois. C'était à peu de distance de la pointe qui fut ensuite appelée la Pointe-au-Père.

Le jour de Saint-Thomas ils pénétrèrent bien avant dans la forêt et passèrent la fête de Noël auprès d'un grand lac. Il est plus que probable qu'ils remontèrent la rivière Rimouski et s'établirent près du lac Touladi ou un des Squattecks, peut-être même près du grand lac Témiscouata. Cette fête fut bien différente de celle du pauvre P. Le Jeune. On dressa une chapelle et presque tous les assistants s'approchèrent des sacrements. Quelques-uns n'en furent privés que parce que le missionnaire ne les jugea pas assez bien disposés. Ce fut sans doute la première messe et la première communion donnée dans ces solitudes ; combien solennelles et touchantes ! quelle semence de foi et de piété, destinée à si bien germer et à se développer !

Mais les Iroquois étaient passés par là et avaient tué ou fait disparaître les orignaux.

Nos chasseurs, dit le P. Nouvel, n'en trouvèrent point pour remplacer nos petites provisions, qui avaient pris fin, et on commença à souffrir. Je les consolai et encourageai de mon mieux. Ayant alors découvert qu'un sauvage, dont la foi était fort suspecte, avait eu recours au démon, je parcourus toutes les cabanes, pour leur dire que je n'avais pas craint la faim ni les Iroquois jusqu'alors, mais que ce crime pouvait attirer sur eux les châtements de Dieu. Le coupable, à qui j'en parlai en particulier, me donna satisfaction au moins en paroles (l. c., p. 8).

Le 5 janvier, ils délogèrent pour aller chercher de quoi vivre en un poste plus favorable.

Nous traversâmes, continue le Père, un pays si rude que je n'arrivai à notre nouveau gîte qu'avec bien de la peine. Je fis vraiment ce jour-là mon apprentissage de la marche à la raquette, en traînant ma chapelle sur la neige.

On pense involontairement au « Pain de Sucre » du P. Le Jeune. Mais cette fatigue fut tellement adoucie par des consolations du ciel, pendant tout le voyage ! Le missionnaire constata sensiblement le soin que Dieu prend de ses pauvres serviteurs qu'il daigne appeler à un tel ministère. Les voyageurs « décabanèrent » encore plusieurs fois. Enfin Dieu bénit leur chasse, et l'appréhension de la faim disparut. Il resta celle des Iroquois, qui fut bien grande dans l'esprit des sauvages. Ils demeurèrent tout un mois dans un même

endroit où ils avaient bâti un petit fort. Mais ils ne furent jamais privés de la consolation d'entendre la messe.

Ils étaient encore dans les bois le 11 mars. Ce jour-là, le missionnaire voulut s'éloigner du campement, gagner une hauteur et se rendre compte du trajet à faire pour s'y rendre. Mais il fut bien en peine pour revenir sur ses pas ; il marcha jusqu'à la nuit, s'éloignant du but au lieu de s'en rapprocher. Dans cette perplexité, il se mit à genoux, récita *Complies* et fit un vœu à la très auguste Famille de Jésus, Marie et Joseph ; après quoi il changea de direction, et, comme s'il avait été conduit par un guide invisible, il arriva heureusement, après beaucoup de fatigue, à une petite rivière où il se reconnut et parvint au campement vers onze heures.

Je ne saurais exprimer, dit-il, la joie de mes pauvres sauvages à mon arrivée. Oh ! que nos cœurs étaient tristes, lui dirent-ils ; nous n'avons jamais pu dormir dans cette crainte que nous avions que tu eusses été tué par les Iroquois ou que tu fusses mort de froid ; nous avons tous prié pour toi. Celui qui a tout fait t'a sauvé. Rendons-lui grâces, ajouta le Père, de la faveur que je viens de recevoir de sa bonté. Jésus, Marie et Joseph ont eu pitié de moi. Ayons toujours recours à eux dans nos besoins, ils nous assisteront.

Cette montagne d'où on pouvait apercevoir le fleuve était probablement la Grosse Montagne ou le « Pain de Sucre ». Ils partirent de là ce même jour et arrivèrent le 14 sur le bord du grand fleuve. Nous savons à n'en pas douter qu'ils suivirent à peu près le cours des rivières Achébérache et Trois-Pistoles, comme la compagnie du P. Le Jeune, et firent le trajet avec la même rapidité. Ils arrivèrent en « face de l'Isle aux Basques », c'est-à-dire à l'embouchure de la rivière Trois-Pistoles. C'est là qu'ils célébrèrent la fête de saint Joseph, patron de la Nouvelle-France. Ils s'y préparèrent le 18 par un jeûne rigoureux et par la confession. Dieu leur donna un beau jour le lendemain. Ils entendirent la messe et firent la communion avec beaucoup de dévotion. Dans l'après-midi, on récita le chapelet et on prépara un beau feu de joie pour le soir ; le bois ne manquait pas. Avec les deux Français le Père chanta le *Te Deum*, et les sauvages ajoutèrent leurs propres chants religieux, suivis de la décharge des fusils, qu'ils redoublèrent, afin de mieux marquer leur respect pour ce grand Saint et leur confiance en lui (*Rel.* 1664, p. 10). Voilà comment fut célébrée la sainte messe pour la première fois en ce lieu prédestiné, en l'honneur de saint Joseph.

Ceux qui, étant encore à la chasse, n'avaient pas assisté à cette solennité, firent leurs dévotions le jour de l'Annonciation de la sainte Vierge ; les sauvages ont aussi une tendresse particulière pour notre mère du ciel.

Le 21 mars, ils essayèrent de traverser à l'île aux Basques, pour se mettre à l'abri des attaques possibles des Iroquois ; mais la glace céda sous leurs pieds ; ils furent obligés de rebrousser chemin et de demeurer tout un mois sur la terre ferme. Le 22 avril, les glaces ayant fondu en partie, ils se rendirent par terre jusqu'à la Pointe-du-Lac où ils avaient laissé leur chaloupe. Ils la trouvèrent toute couverte de neige et beaucoup endommagée ; il leur fallut trois jours pour la remettre en bon état ; après quoi ils s'embarquèrent pour l'île aux Basques, où, au travers des glaces, ils arrivèrent en un jour. Cette île est bien agréable ; elle est à deux lieues de la terre ferme du côté sud et à sept du côté nord. Elle n'a qu'une lieue de longueur et une demi-lieue de largeur. Son nom lui vient de la pêche aux baleines que les Basques y faisaient autrefois. Le Père visita les fourneaux qu'ils y avaient construits pour faire leurs huiles et vit tout auprès de grandes côtes de baleines qui y étaient restées.

Ils passèrent sur cette île toute la quinzaine de Pâques. Dès que le Père eut marqué l'emplacement de la chapelle à bâtir, les hommes s'empressèrent d'aller chercher le bois nécessaire, les femmes et les filles ramassèrent des branches de sapin pour la couvrir, la tapisser et la parer ; tout fut prêt en un seul jour. Aussitôt commencèrent les instructions préparatoires à la confession et à la communion pascale. Le Père fit aux sauvages la lecture de la Passion, qu'il avait traduite en leur langue. Ils l'écoutèrent avec beaucoup d'attention. Il divisa en deux bandes ceux qui pouvaient communier ; la première accomplit son devoir pascal le Jeudi saint, la seconde, le jour de Pâques. Le Vendredi saint fut employé à la confession de ceux qui ne communiaient pas encore et à des exercices en l'honneur du Sauveur mourant. On fit de nouveau la lecture de la Passion et l'adoration de la Croix. Les sauvages furent très touchés par ce mystère d'amour. Ils plantèrent une grande croix près de la chapelle et inhumèrent au pied de cette croix le corps d'une petite fille, morte depuis deux mois, et que son père n'avait pas voulu enterrer ailleurs.

Le Père termine le récit de ce mémorable pèlerinage en disant qu'il lui semble n'avoir jamais connu le bon Dieu aussi bien que dans les épaisses forêts du Canada, où les vérités éternelles qu'on médite ailleurs paraissent dans un jour tout nouveau. Oh ! qu'il fait bon vivre pour Dieu seul dans l'abandon de tout le reste !

Après cette dernière étape, il se sépara de la plupart de ses enfants, pour traverser avec quelques-uns du côté du nord, où l'attendaient d'autres travaux apostoliques.

Père PACIFIQUE, O. M. Cap.

Nos abonnés dont la bande d'adresse porte une date antérieure à 1936 ne sont pas en règle avec notre administration. Ils nous feraient plaisir et nous rendraient service s'ils nous adressaient le plein montant ou une partie au moins de leurs arrérages.